

LA MORTE VIVANTE.

PREMIÈRE PARTIE.

LE MARQUIS DE SAINT-MAIXENT

(SUITE.)

— Je voyageais nuitamment, poursuivait-il, sinon pour mon plaisir, du moins pour éviter l'écrasante chaleur du jour. A cinq ou six lieues d'ici, et au moment où, plein de confiance dans la bonne renommée du pays, je cheminai au petit pas le long d'un bois, laissant flotter mes guides sur le cou de ma monture, des bandits se sont jetés sur moi tout à fait à l'improviste et m'ont renversé de mon cheval, pour me dépouiller et sans doute pour m'assommer ensuite. Par bonheur j'avais à portée de la main mes pistolets. Je m'en suis servi ; l'un des misérables est tombé, mortellement atteint peut-être, et comme je le serrais étroitement dans une lutte corps à corps, il m'a ensanglanté en tombant. Je ne tenais qu'à sauver ma vie. Aussitôt dégagé, je me suis mis en selle, j'ai éperonné mon cheval et me voici. La rapidité de ma course dans les ténèbres m'a fait dévier du droit chemin, et c'est pour cela que je vous demandais tout à l'heure de m'apprendre où je me trouvais.

Ce court récit n'offrait rien de positivement invraisemblable, et l'auditeur du marquis ne parut point en révoquer en doute la véracité.

— Ils étaient deux, les brigands, je le parierais ! s'écria-t-il après un instant de réflexion.

— En effet, répondit à tout hasard M. de Saint-Maixent, ils étaient deux.

— Jeunes, n'est-il pas vrai ? continua le paysan.

— Je crois pouvoir jurer que vous avez raison.

— L'un des deux avait des cheveux blonds, comme vous ; n'est-ce pas ? et de longues moustaches comme les vôtres ?

— La nuit était noire, mais un éclair m'a permis de voir les moustaches et cheveux dont vous parlez. J'ai remarqué qu'ils étaient blonds.

Le paysan frappa dans ses mains.

— Eh bien ! reprit-il, si celui que vous avez abattu d'un coup de pistolet est l'homme aux longues moustaches, vous avez gagné cette nuit trois mille livres sans vous en douter.

— Ah bah ! trois mille, dites-vous ? En vérité, l'ami, je serais curieux de savoir comment ?

— Ce n'est pas malin à deviner ! L'homme en question n'est autre que le fameux scélérat dont la tête est mise à prix par le lieutenant civil de Clermont, et que la maréchaussée pourchasse dans tous les coins du pays sans parvenir à mettre la main dessus.

— De quel nom l'appellez-vous, ce scélérat ?

— Ah ! il est assez connu, et, à moins que vous n'arriviez de bien loin, vous devez avoir entendu parler de lui comme du loup blanc. C'est le marquis de Saint-Maixent en personne et l'autre gibier de potence qui l'accompagne s'appelle Lazare, et lui sert de valet.

Le gentilhomme ne tressaillit point et pas un muscle de son visage ne bougea.

— Est-ce que vous le connaissez ce marquis de Saint-Maixent ? demanda-t-il.

— Je ne l'ai jamais vu, mais je le reconnaîtrais tout de même.

— Sans l'avoir jamais vu !... Voilà qui me paraît fort !

— Pas tant que vous croyez. Son signalement est affiché à la porte de la paroisse dont ma ferme dépend. J'ai demandé au magister de m'en faire une copie, et je la garde dans ma maison ; ça peut servir à quelque chose. Trois mille livres sont bonnes à gagner si vous voulez entrer avec moi, je vous montrerai le chiffon de papier, et vous pourrez, par la même occasion, vous débarbouiller de tout ce vilain sang noir qui vous défigure.

Saint-Maixent hésita ; mais il réfléchit de nouveau qu'un refus ferait naître les soupçons du paysan, et il prit son parti en brave.

— J'accepte volontiers, répondit-il ; seulement, si je mets pied à terre, qui tiendra mon cheval ?

— Michel !... Eh ! Michel ! cria le fermier.

Un petit garçon d'une dizaine d'années, doué d'une bonne figure ronde et vermeille, apparut aussitôt dans l'encadrement de la porte, les yeux encore gros de sommeil, car il venait à peine de quitter son lit.

— Petiot, lui dit son père, garde le cheval de ce seigneur, et surtout ne le lâche point, sinon, gare aux taloches ! L'enfant saisit résolument la bride que lui tendait le marquis ; celui-ci franchit le seuil de la ferme avec le paysan, et se trouva dans une grande pièce très-propre, servant de cuisine et de salle commune.

Une jeune femme fraîche et gentille en jupon court et les bras nus, pratiquait d'utiles ablutions, à grand renfort d'eau fraîche, sur la personne d'un marmot de trois ou quatre ans qui protestait de toute la force de ses poumons par des cris suraigus, contre cette toilette parfaitement superflue, selon lui.

L'aspect plus qu'étrange du gentilhomme produisit sur la femme le même effet que sur le mari. Elle lâcha le marmot et recula avec un effroi mani-feste.

— Eh ! la ménagère, n'aie pas peur dit le paysan avec un gris rire ; le sang qui couvre ce seigneur est celui d'un scélérat, et peut être bien, grâce à lui n'entendrons-nous plus parler dans le pays du marquis de Saint-Maixent.

— Que le bon Dieu le veuille ! murmura la jeune femme, car voici déjà bien des nuits que j'en ai le sommeil troublé ! Faut-il quelque chose à ce gentilhomme ?

— Il lui faut de l'eau, et beaucoup, pour se rafraîchir au plus vite une figure de chrétien.

Tandis que la fermière plaçait sur la table une jatte énorme de faïence blanche et bleue la remplissait d'eau puisée dans une fontaine de cuivre luisante comme de l'or, le paysan désignait un petit miroir accroché au mur.

— Regardez-vous là-dedans, dit-il, et vous verrez que vous n'êtes pas beau comme ça.

Saint-Maixent s'approcha du miroir et il lui fallut bien s'avouer à lui-même que son visage, à demi couvert de larges taches d'un noir rougeâtre ne devait inspirer en effet que l'horreur et le dégoût.

— Le signalement est à côté, poursuivait le paysan, vous pouvez le lire ; moi, je le sais par cœur, et si par aventure le marquis est encore vivant, et si ce démon incarné passe par ici, j'ai dans ce coin certain vieux mousquet tout chargé à son intention, et, foi de Médard Taboureaux, je m'engage à lui faire son affaire !... Trois mille livres, c'est une somme !... Que voulez-vous je ne suis pas riche.

XVI

OU FINIT UN BON SERVITUR

Les yeux de Saint-Maixent se tournèrent machinalement vers le coin désigné par le geste de son hôte.

Ils y virent un mousquet de forme antique, au canon rouillé, mais à la batterie nette et luisante, une de ces bonnes vieilles armes avec lesquelles le villageois va surnoisement, à la nuit tombante, se mettre à l'affût au coin d'un bois, et rentre rarement sans rapporter au logis un lièvre ou quelques lapins.

Médard Taboureaux devait être un braconnier distingué, quand il n'avait rien de mieux à faire.

A la vue de ce mousquet chargé à son intention [le paysan venait de le dire], le marquis sentit un petit frisson courir sur son épiderme, et songea qu'il était dans la gueule du loup ; cependant il fit bonne contenance et répondit avec un sourire :

— Ma foi, vous me paraissez un brave homme, et je vous souhaite très sincèrement de gagner les trois mille livres.

— Quand vous m'avez raconté tout à l'heure le grand péril que vous aviez couru cette nuit, reprit Médard Taboureaux, j'ai supposé tout de suite que les deux scélérats devaient être le Saint-Maixent et son valet. J'avais pour cela de bonnes raisons.

— Lesquelles ? demanda le gentilhomme.

— On ne m'ôtera pas de l'idée que, pas plus tard qu'hier, j'ai vu ce gredin de Lazare. Je revenais du village à travers bois, je portais sur mon épaule un grand sac qui renfermait le pain de la semaine. Au détour d'une sente, je me vis tout à coup en face d'un gail-lard qui ressemblait comme deux gouttes d'eau au signalement du second coquin. Je voulais continuer ma route, mais la sente était étroite et l'homme ne se dérangeait pas. Qu'est-ce que vous avez là ? me dit-il en montrant mon sac. Je lui répondis : Vous le voyez bien, j'ai des miches. — Vendez-m'en une. — Je ne suis pas marchand de pain. — Alors vous allez me la donner. — Je suis trop pauvre pour faire l'aumône, et d'ailleurs vous n'avez pas l'air d'un mendiant. — Il me le faut, cependant, j'ai faim. — C'est une maladie dont on guérit facilement. Allez au village d'où je viens, vous y serez en une demi-heure, et le boulanger cuit pour tout le monde. — Je n'irai point au village, et, vous allez me donner ce pain ! — Turlututu ! fis-je en ricanant.

— Vous allez me le donner tout de suite ! continua l'homme en tirant de sa poche un pistolet dont il tourna le canon vers moi, sinon je vous brûle la cervelle ! Je n'avais rien pour me défendre, et je ne voulais pas, pour un pain de huit sols, risquer de me faire casser la tête. J'ouvris mon sac, j'y pris une michette et je la jetai devant l'homme qui s'en empara sans dire merci, me tourna le dos et disparut dans un fourré où le diable lui-même aurait eu grand-peine à le suivre. Il aura quitté la forêt la nuit dernière pour aller rejoindre son maître, et de compagnie avec lui, vous attendre et vous détrousser. Si vous lui avez donné son compte, c'est bien fait, votre ballo de plomb aura payé ma michette de pain.

Tandis que Médard Taboureaux racontait ce qui précède, M. de Saint-Maixent, tout en prêtant une grande attention à son récit, plongeait sa tête dans la jatte remplie d'eau pure et faisait disparaître de son mieux les traces de sang, non-seulement sur son visage, mais aussi sur ses vêtements.

Quand il eut achevé il se tourna

vers son hôte, et, de l'air le plus naturel, il lui dit :

— Je suis mieux ainsi, n'est-ce pas ?

— Ah ! je crois bien ! s'écria le paysan, c'est à ne point vous reconnaître ; vous avez maintenant l'air d'un seigneur... Vous devez être pour le moins marquis ou comte, n'est-il pas vrai ?

Saint-Maixent sourit.

— Peste, mon hôte, répliqua-t-il, comme vous devinez juste ! Je m'appelle, en effet, le comte de Laurière. Ma famille est originaire du Valey, peut-être en avez-vous entendu parler.

Médard Taboureaux répondit affirmativement, et il disait vrai, car Saint-Maixent venait de se donner le nom, d'une famille bien connue ; mais, tout en parlant, il examinait le gentilhomme avec une singulière attention, et après cet examen il murmura entre ses dents :

— C'est étonnant comme il lui semble ! Rien n'y manque, pas même le petit signe noir au-dessus de la lèvre. Si c'était lui, quelle aubaine ! Enfin, tout à l'heure, nous verrons bien.

Saint-Maixent se trouvait mal à son aise ; les regards du paysan, obstinément fixés sur lui, le gênaient et l'inquiétaient.

Il savait d'ailleurs ce qu'il voulait savoir. S'il s'était informé de Mauriac et de la direction qu'il fallait prendre pour y arriver, c'est que ce bourg ne se trouvait qu'à une distance de trois ou quatre lieues du château de Rabon. Une fois à Mauriac, le marquis n'éprouverait plus de difficulté sérieuse à se rendre chez son parent.

Maintenant il n'avait qu'un désir, désir naturel et légitime s'il en fut, celui de s'éloigner au plus vite de ce paysan, qui savait son signalement par cœur et qui souhaitait si vivement trouver au bout de son mousquet le fugitif dont la capture ou la mort pouvait lui rapporter trois mille livres.

Le gentilhomme, en entrant dans la ferme, s'était débarrassé de son feutre ; il le remit sur sa tête, et tirant de sa poche une pièce d'argent, il la tendit à Médard Taboureaux.

— Vous m'avez rendu service, lui dit-il, faites-moi le plaisir de prendre ceci et de boire à ma santé.

— Je n'y manquerai pas, monsieur le comte ; grand merci !... Vous ne voulez pas vous reposer un peu chez nous monsieur le comte, et manger un morceau ?

— Non, j'ai hâte de parvenir au but de mon voyage.

— Je vous souhaite donc bonne route et prompte arrivée, monsieur le comte. Dieu vous garde de rencontrer sur votre chemin ce scélérat de Saint-Maixent ou cet abominable gredin de Lazare.

— Si je les rencontre, ce sera tant pis pour eux, fit le marquis. Je suis sur mes gardes, et j'ai là des pistolets qui sauront leur répondre.

Ces dernières paroles s'échangèrent sur le seuil de la ferme.

Le gentilhomme reprit aux mains du petit garçon la bride de Djali et se mit en selle.

Médard le salua une dernière fois et rentra vivement.

Saint-Maixent s'éloigna, au pas de son cheval, dans la direction de la forêt.

Le sentier qui se déroulait devant lui longeait pendant cinq ou six cents pas une haie de sureaux et de noisetiers servant de clôture au terrain voisin de la ferme.

Médard Taboureaux, dont les soupçons n'avaient fait que grandir, saisit son vieux mousquet, sortit de sa maison par une porte de derrière et cou-

rut se mettre en embuscade au bout de l'enclos.

Là, il écarta les branches avec le canon de son arme, il mit en joue, comme le chasseur à l'affût quand le gibier peut passer d'une seconde à l'autre et il attendit.

■ Saint-Maixent, toujours au pas, atteignit et dépassa l'extrémité de la haie.

"Eh ! MONSIEUR LE MARQUIS, cria le paysan, vous oubliez quelque chose.

Le gentilhomme se retourna machinalement sur sa selle, en arrêtant *Djali*, et demanda :

"Quoi donc ?

— Vous oubliez que votre tête est mise à prix, scélérat, et que je vous dois une balle, car vous êtes le marquis de Saint-Maixent !" répliqua Médard.

En même temps il ajusta et fit feu.

Le fugitif sentit *Djali* bondir sous lui, puis trembler de tous ses membres.

"Ah ! traître !" cria-t-il, en tirant au jugé son coup de pistolet dans la haie, à l'endroit d'où s'élevait une faible fumée.

Puis, sans se donner le temps de s'assurer si le hasard l'avait bien servi il épeionna l'étalon qui prit un impétueux galop, mais en laissant derrière lui une longue trace écarlate sur la poussière du chemin.

La balle destinée au marquis avait frappé l'encolure du noble animal ; son sang coulait comme une fontaine sous la crinière épaisse et soyeuse.

Saint-Maixent ne s'en apercevait pas, et quand, au bout d'un quart d'heure de course impétueuse, *Djali*, presque épuisé, mit moins de vigueur dans ses élans, il attribua ce ralentissement d'allure à l'excès de fatigue de la nuit précédente, et il joua de l'épéon, car il voulait gagner au plus vite la forêt dont il voyait la lisière à peu de distance.

Là seulement il se sentirait en sûreté.

Djali appartenait à cette race que rien n'arrête, sinon la mort.

Il fit un effort suprême ; il rendit à son maître un dernier service ; il le porta jusqu'à cette dernière limite où commençaient les arbres séculaires d'une futaie gigantesque, puis, atteint dans les sources même de la vie, il tomba pour ne plus se relever.

Un frémissement faible agita ses membres ; le sang cessa de couler de sa blessure ; il se roidit et ne remua plus.

Ce fut seulement alors que Saint-Maixent se rendit compte du fait accompli. Ce qu'il avait pris pour une simple défaillance était une agonie : le cheval ne faiblissait pas, il mourait !

Le marquis fit retentir d'un épouvantable blasphème les voûtes sombres de la futaie.

Ce cœur de bronze ne donna pas une larme à son fidèle serviteur, mais il maudit le ciel qui le lui enlevait au moment où il en avait le plus de besoin !

Qu'allait-il devenir, à pieds, dans les immenses solitudes de la forêt et séparé du château de Rahon par une distance de plus de vingt lieues.

Mais ce n'était point le moment de s'abandonner à des réflexions décourageantes. Si Médard Taboureaux n'avait pas reçu en pleine poitrine le coup de pistolet, il allait infailliblement lancer sur les traces du fugitif une meute enragée de paysans.

Il fallait donc, avant tout, se mettre à l'abri des premières recherches, et trouver quelque asile sûr pour s'y cacher jusqu'à la nuit.

Saint-Maixent retira des fontes de

la selle les pistolets de Toussain, armes inutiles et gênantes, puisqu'elles étaient déchargées toutes les deux et que les munitions lui manquaient.

Il voulut s'en embarrasser cependant, dans l'éventualité possible de la rencontre d'un braconnier qui lui vendrait de la poudre et des balles.

Avec une des sangles de la selle il improvisa une ceinture dans laquelle il glissa les pistolets.

Il ôta ses épérons qui ne pouvait désormais qu'entraver sa marche au milieu des broussailles et des ronces, puis, ces précautions prises, il jeta un coup d'œil derrière lui, s'assura que la campagne était déserte, que nul, par conséquent, ne songeait encore à le poursuivre, et il s'enfonça d'un pas rapide sous les arceaux verdoyants de la forêt.

Depuis une demi-heure il allait au hasard, ne suivant aucun sentier battu, mais s'orientant de son mieux pour ne point dévier de la ligne droite, au bout de laquelle devait se trouver le bourg de Mauriac.

Tout à coup il fit halte en tressaillant, et prêta l'oreille.

La brise, qui passait avec un faible et doux murmure dans les feuillages des ormes et des chênes, apportait jusqu'à lui le bruit sinistre du tocsin.

Ce bruit, faible d'abord et presque indistinct, sembla bientôt grandir et se multiplier. Au lieu de venir d'un seul point il arriva de deux, puis de dix, puis d'un plus grand nombre, formant derrière le fugitif comme un demi-cercle d'ondes sonores. Les cloches de tous les villages assis aux limites de la plaine sur les plans des collines, annonçaient de leurs voix lugubres la présence de l'ennemi dans la contrée.

Or, l'ennemi commun, c'était lui, André-Louis-Sigismond, marquis de Saint-Maixent.

XVII

RENCONTRE INATTENDUE

En entendant ces voix du tocsin, au sens desquelles il ne pouvait se méprendre, et qui criaient à tous de lui courir sus, le marquis éprouva l'un de ces découragements immenses qui font de l'homme le plus fort un homme anéanti, et pendant quelques minutes il se demanda si c'était vraiment la peine de défendre sa vie contre une province soulevée et qui la voulait prendre.

Sans doute en ce moment Denis Robustel, s'il avait soudainement paru à la tête de ses cavaliers et des bandes de paysans, aurait pris une éclatante revanche de son échec de la nuit précédente ; Saint-Maixent se serait livré, sans essayer de fuir, et sans tenter de se défendre.

Mais cette prostration fut d'autant plus courte qu'elle était plus absolue, et bientôt elle fit place à une violente réaction.

"Eh bien ! non ! murmura le gentilhomme en relevant la tête d'un air de défi. Quoiqu'ils fassent, ils ne m'auront pas ! Je lutterai seul contre tous ! Il ne sera point dit que ces brutes, soit par la force, soit par la ruse, auront triomphé d'un homme tel que moi !"

Et il se remit en marche, d'un pas redevenu ferme et rapide, malgré la lassitude qui commençait à s'emparer de lui.

Pendant deux heures encore il alla courageusement, suppléant par son énergie morale aux défaillances de sa force physique ; mais enfin il lui fallut bien se ralentir.

A la futaie deux fois séculaire un taillis presque inextricable avait suc-

cedé. Il devenait indispensable de suivre dans ce fourré les étroits sentiers tracés par les *fauves* allant au *gagnage*, et, quand ces sentiers manquaient, de s'ouvrir un passage parmi les inextricables enlacements des jeunes pousses.

Les jambes chancelantes du fugitif commençaient à se dérober sous lui ; ses pieds endoloris trébuchaient presque à chaque pas ; la faim, et surtout la soif, le faisaient cruellement souffrir.

Vingt fois il fut au moment de se laisser tomber sur un lit de mousse, et, quelque fût le risque de ce temps d'arrêt, d'y prendre un repos que chaque minute écoulée lui rendait plus nécessaire.

Il résista cependant à cette tentation, et continua en se disant :

"Je ferai ce qu'à fait *Djali*. Jusqu'à ce que je tombe, j'irai !"

Enfin le taillis s'éclaircit, puis cessa tout à fait, et Saint-Maixent déboucha dans une assez vaste clairière au centre de laquelle existait un monticule de forme imprévue, une sorte d'escarpement rocheux à demi couvert de broussailles et de plantes parasites.

Au bas de cet escarpement un mince filet d'eau, sortant du sol entre des masses de granit, allait former un peu plus loin une petite mare limpide et profonde, qu'ombrageaient un groupe de grands arbres, gracieux abreuvoir préparé par la main de Dieu lui-même pour les chevreuils, les sangliers et les petits oiseaux des bois.

La vue de cette belle eau claire ranima Saint-Maixent. Il y courut ; il y baigna son visage et ses mains et il but ; il but comme boivent au désert les chameliers à qui l'oasis offre ses dômes de verdure et ses citernes intarissables.

Il se mit ensuite à gravir l'escarpement, convaincu qu'il y trouverait l'asile dont il avait besoin jusqu'au soir.

L'événement donna raison à ses prévisions.

Aux deux tiers à peu près de la hauteur de l'éminence, et parfaitement cachée par des buissons épais de ronces épineuses, l'entrée basse et étroite d'une petite grotte s'offrit à lui.

Il fallait ramper pour franchir le seuil de cette grotte, qui pouvait avoir dix ou douze pieds de profondeur et qui s'élargissait et se surélevait presque aussitôt, de manière à ce qu'un homme de la taille du marquis pût à la rigueur s'y tenir debout.

Elle était parfaitement sèche. Un sable blanc et fin y couvrait le sol ; quelques pierres, tombées de la voûte à des époques antérieures, s'y voyaient çà et là, disposées comme des sièges.

Le marquis se glissa dans cette mystérieuse retraite, dont les serpents seuls pouvaient songer à lui disputer la possession.

Il traîna sans peine les pierres éparses et les entassa devant l'orifice, de manière à le fermer, en laissant toutefois un passage libre pour le renouvellement de l'air respirable.

Ceci fait, il s'étendit sur le sable et s'endormit à l'instant d'un de ces lourds sommeils presque pareils à la léthargie, et que le fracas du tonnerre ou celui du canon ne troublerait pas.

Ce sommeil se prolongea, car, au moment où le marquis rouvrit les yeux, la nuit avait succédé au jour depuis longtemps.

Saint-Maixent se leva et sentit que ses forces étaient presque entièrement revenues, seulement sa faim, exaspérée par un jeûne absolu de plus de vingt-heures, devenait une véritable torture.

Le fugitif écarta les pierres et sortit de la grotte.

Autour de lui les ténèbres couvraient la forêt, mais ces ténèbres étaient transparentes, car pas un nuage ne faisait tache sur l'azur sombre du firmament où scintillaient des myriades d'étoiles.

Le croissant pâle de la lune dans son premier quartier surgissait à l'horizon, au-dessus de la cime d'un chêne immense.

Ce spectacle, solennel et plein d'une poésie grandiose, devait parler le langage de l'infini et révéler la grandeur incommensurable de Dieu à toute âme capable de la comprendre.

Mais l'âme de Saint-Maixent n'était point de celles-là.

Le gentilhomme-bandit ne pensait à Dieu que pour l'insulter, et ne prononçait son nom que pour le profaner dans un blasphème.

"Ah ! que je souffre !... murmura-t-il, et comme je donnerais de bon cœur une année de ma vie pour un morceau de pain !"

Il descendit l'escarpement, en écorchant ses mains aux épines des ronces ; il se dirigea de nouveau vers la fontaine ; il but à longs traits pour essayer de tromper sa faim, et, traversant en biais la clairière, il se remit en marche, avec la ferme volonté de ne s'arrêter qu'au point du jour.

Une futaie, semblable à celle qu'il avait parcourue le matin de ce même jour, s'étendait devant lui ; un chemin frayé la traversait.

Il s'engagea sans hésitation dans ce chemin, soutenu qu'il était par l'espérance de rencontrer, un peu plus tôt ou un peu plus tard, la cabane de quelque bûcheron auquel il pourrait acheter du pain.

Mais le sentier s'allongeait indéfiniment sous les grands arbres, entre ses marges gazonnées, et nulle cabane ne se présentait.

Tout à coup une sensation inattendue fit oublier à M. de Saint-Maixent la fatigue et la faim.

Il venait d'entendre, à dix pas de lui, ce bruit parfaitement caractéristique produit par un pistolet que l'on arme.

En même temps une forme noire, surgissant de derrière un énorme tronc d'arbre, se campa au beau milieu du chemin, et une voix singulièrement enrouée, sans doute par la fraîcheur de la nuit, cria dans le silence :

"Halte ! ou vous êtes un homme mort !"

La première pensée du fugitif fut qu'il se trouvait en présence de quel qu'un des chasseurs d'homme acharnés sur ses traces, et qui s'étaient juré de gagner les trois mille livres de la mise à prix.

"S'ils sont en nombre, je suis perdu ! se dit-il ; s'il est seul, je puis l'effrayer !"

Et tirant de sa ceinture un de ses pistolets inoffensifs, il l'arma, comme la forme noire venait d'armer le sien, et à son tour il cria :

"Gredin ! faites-moi place, ou vous êtes mort vous-même !... Une !... deux !... retirez-vous quand j'aurai dit : trois, je tire !"

— Par la sambucquoy ! ne tirez pas répliqua vivement l'agresseur en battant avec prudence en retraite du côté du tronc d'arbre. Quo diable ! vous êtes un brave, et je suis un vaillant !... nous allons pouvoir nous entendre.... Ayez bien soin de ne pas tirer !"

Saint-Maixent n'y songeait guère. D'abord pour la raison sans réplique que nous connaissons, son pistolet n'étant pas chargé, et ensuite parce qu'il riait à se tordre, quoique la situation n'eût en apparence rien de plaisant, "Eh ! de par tous les diables ! dit-

il, quand ce grand accès d'hilarité se fut enfin calmé, je ne me trompe point ! c'est lui ! c'est bien plus ! C'est ce coquin de Lazare en personne !

— Eh ! mais... eh ! mais... fit à son tour le valet avec une joyeuse stupeur, en croirais-je mes yeux, ou plutôt mes oreilles !... Est-ce bien vous, monsieur le marquis ?

— Et qui serait-ce, si ce n'était moi ?

— L'allégresse me déborde ! Voyez pourtant comme on se retrouve ! Oh ! rencontre ! heureuse rencontre !

— Elle aurait fort bien pu mal tourner pour toi, cette rencontre, greudin qui voulais détrousser ton maître ! répliqua Saint-Maixent.

— Je ne reconnaissais point monsieur le marquis, et les passants sont rares par ici.

— Il faut vivre, n'est-ce pas ? et tu profitais de l'occasion. Allons, je te pardonne.

— Monsieur le marquis est trop bon, et il le sera davantage encore s'il veut bien me permettre de lui adresser une question.

— Je te permettrais tout ce que tu voudras, mais plus tard. D'abord et avant tout, réponds-moi : je meurs de faim, peux-tu me donner à manger ?

— Mais je crois bien que je le peux ! à manger et à boire ! Oh ! j'ai tout ce qu'il faut, Monsieur le marquis veut-il me faire l'honneur de me suivre chez moi ?

— Chez toi ! répéta Saint-Maixent abasourdi, tu as un chez toi ?

— Oui, monsieur le marquis, un chez moi, pour moi tout seul ; une petite maison très-commode. J'y suis installé depuis hier matin.

— Eh bien ! montre-moi le chemin, et dépêchons, sinon je crois que je vais tomber en défaillance.

— C'est à deux pas, venez vite. "

Lazare passa le premier, s'engagea dans un taillis, et en moins de cinq minutes il conduisit son maître jusqu'à la porte d'une hutte construite en pierres brutes assemblées sans mortier ni crépissage, et d'écorce d'arbres.

Il pénétra dans l'intérieur suivi de Saint-Maixent ; il battit le briquet et alluma une branche sèche et résineuse qui flamba lentement, comme une torche, et servit de luminaire.

La hutte ne renfermait aucun meuble. Trois pierres plates formaient le foyer ; un amas de paille de mousse et de feuilles sèches tenait lieu de lit.

Seulement (réjouissant aspect pour les regards d'un homme affamé) la moitié d'un chevreuil pendait accroché au mur, et l'on voyait, sur des feuilles vertes, une énorme miché de pain bis presque intacte, un gros morceau de venaison froide et une poignée de châtaignes cuites à côté de deux bouteilles qui devaient renfermer du vin.

— Joli chevreuil, n'est-ce pas, monsieur le marquis ? demanda Lazare. Je l'ai tué hier, à l'affût, d'un coup de pistolet.

Saint-Maixent ne répondit pas.

Il avait saisi le pain et la venaison et il y mordait à belles dents, ne s'interrompant que pour porter à ses lèvres le goulot d'une des bouteilles et lui donner de longues accolades.

Lazare le regardait faire en souriant.

Pendant cinq minutes on n'entendit dans la hutte que le bruit des mâchoires du gentilhomme fonctionnant avec un admirable entrain.

Puis, la première fougue de cet apéritif s'apaisa peu à peu, et la conversation s'engagea.

XVIII

LES RABATTEURS.

— M. le marquis commença Lazare, m'autorise-t-il à lui adresser présente-

ment la question que j'ai sur le bord des lèvres depuis un grand quart d'heure.

— Interroge, je répondrai. Que veux-tu savoir ?

— Comment il se fait que monsieur le marquis soit libre, lui qu'avec un si grand chagrin j'ai vu tomber, il y a deux jours, aux mains de la maréchassée ?

Saint-Maixent raconta brièvement son évocation de l'hôtellerie des *Armes de France*, et ce récit fit pousser à Lazare des cris d'enthousiasme sincère.

— Explique-moi maintenant, dit à son tour le gentilhomme, par quelle étonnante aventure je te trouve dans cette forêt, où j'étais si loin de soupçonner ta présence.

— Rien de plus simple, répliqua Lazare. Echappé par miracle aux griffes des gens de police qui venaient de s'emparer de mon excellent maître, et pensant que le marquis, en sa qualité de grand seigneur, se tirerait peut-être de ce mauvais pas, mais qu'à coup sûr, moi, simple valet, je ne m'en tirerais point si j'étais pris, je cherchai mon salut dans une prompt fuite, et je fis faire à mon bidet de telles étapes qu'il me fallut après quinze heures de marche abandonner dans une ferme la pauvre bête aux trois quarts fourbue, et comme j'avais galopé sans direction précise, mais recherchant de préférence l'ombre protectrice des grands bois, j'arrivai céans, comme je serais arrivé partout ailleurs.

Le hasard me fit découvrir cette cahute abandonnée. Je me figurai qu'il me serait possible d'y vivre à l'abri des recherches, pendant quelques jours, et l'inspiration était bonne, puisque la fin finale de tout ceci m'a permis d'être utile à monsieur le marquis. Je doute très fort que la maréchassée vienne nous relancer en pareil gîte.

— Et je t'affirme que tu te trompes, mon pauvre Lazare, répondit Saint-Maixent. Ma présence et la tienne dans cette contrée sont connues ; nos signalements sont dans toutes les mains le tocsin sonne à tous les clochers. Au point du jour nous aurons sur les bras non-seulement les soldats, mais les paysans, et ceux-là sont les plus à craindre. Leur habitude du pays, leur connaissance des moindres accidents de la plaine et de la forêt, des plus étroits sentiers, des retraites les mieux cachées, font d'eux de terribles chasseurs.

— Ah ! par la sambucquoy ! murmura Lazare consterné, mauvaise affaire, très-mauvaise affaire ! Qu'allons-nous devenir ? Oh ! mon maître, nous sommes perdus !

— Pas encore, et je t'engage à ne point perdre tout espoir et toute confiance, reprit le marquis. Une partie comme celle que nous jouons, si désespérée qu'elle paraisse, peut cependant se gagner à force d'adresse et d'audace. Peut-être nous en tirerons-nous.

— Monsieur le marquis a-t-il un plan de défense ?

— Je ne saurais en avoir, puisque j'ignore comment nous serons attaqués. Mais j'ai un projet, celui de gagner au plus vite le château de Rahon, car c'est là seulement que nous pourrions nous dire en sûreté.

Monsieur le marquis m'accordera-t-il donc la faveur de me conduire avec lui dans ce lieu d'asile ?

— Sans aucun doute ! je t'ai fait le compagnon de mes périls, je ne passerai pas sans toi sur l'unique planche de salut qui me soit offerte.

— Alors je me regarde d'avance comme sauvé ! s'écria Lazare qui passait sans transition et avec une étrange

facilité par toutes les alternatives du découragement et de l'espérance.

— Ne te hâte pas trop de chanter victoire ! Le château de Rahon est loin ! plus de vingt lieues nous en séparent.

— Vingt lieues, c'est moins que rien ! Je ne sais quel pressentiment m'avertit que nous arriverons à bon port.

— Entre le but et nous se dressent bien des obstacles, bien des ennemis.

— Nous les surmonterons ! Nous sommes armés, tant pis pour ceux qui se trouveront sur notre chemin !

— As-tu des munitions ?

— Oui, monsieur le marquis : une bonne quantité de poudre et de balles.

— Donne-m'en la moitié et charge mes pistolets.

Quand ces deux ordres furent exécutés, le marquis reprit :

— Il serait imprudent, je le crois, de passer ici le reste de la nuit. La nourriture m'a rendu mon énergie ; nous allons partir sur-le-champ. Peut-être, au moment où je te parle, la forêt n'est-elle point encore gardée, et pourrions-nous passer sans livrer bataille. "

Saint-Maixent achevait à peine ses paroles, quand une sonorité rauque et bizarre, qui semblait venir d'une grande distance, traversa tout à coup les airs.

— Qu'est-ce que cela ? demanda le gentilhomme. Quel instrument produit ce bruit étrange ?

— C'est une sorte de trompe en terre cuite, ou faite d'une corne de bœuf, dont les paysans et les bergers se servent pour rassembler leur bétail, dispersé dans les pâturages ou sur les rochers, répondit Lazare.

— Il n'est pas l'heure de rassembler les troupeaux.

— Sans doute, et je ne m'explique pas mieux que monsieur le marquis le but de cet appel nocturne. "

Au même instant un deuxième son de trompe retentit, dans une direction toute opposée ; le premier partait du nord, le second venait du midi.

Un troisième lui succéda, puis un quatrième, puis dix, puis vingt, puis un nombre presque infini, venant de tous les côtés à la fois, se croisant et se répondant.

— Drôle de musique ! murmura Lazare.

— Musique sinistre ! répliqua Saint-Maixent. Elle m'annonce que la forêt est cernée par les rabatteurs dont nous sommes le gibier. Les paroisses se sont levées à la voix du tocsin ; mille paysans armés nous entourent ; ils vont marcher sans cesse se rapprochant toujours, jusqu'à la minute suprême où ils nous enfermeront fatalement dans un cercle infranchissable de fourches, de faux et d'épieux. Et alors ce sera la fin.

— Est-ce que monsieur le marquis jette le manche après la cognée ? demanda Lazare.

— Non ; mais que ferons-nous contre mille ?

— Monsieur le marquis, tout à l'heure, parlait de rabatteurs et de gibier.

— Eh bien ?

— Eh bien, j'ai vu plus d'une fois dans ma vie des sangliers si bien entourés qu'on les croyait prêts pour le saloir, passer entre les jambes des chevaux et se sauver d'une telle allure qu'on ne les rattrapait jamais. Pourquoi n'auriez-vous pas la même chance ?

— Nous pouvons au moins l'espérer, répliqua Saint-Maixent. Allons ! en marche, et bon courage ! "

Les deux fugitifs quittèrent la hutte abandonnée, et Lazare, homme de précautions, attaché sur son dos avec une

lanière ce qui restait de la miché de pain bis et du morceau de venaison, et glissa l'une des bouteilles dans sa poche.

Le marquis passa le premier et s'avança d'un pas rapide dans la sente étroite qui devait infailliblement aboutir au cercle des rabatteurs. Il voulait atteindre le cercle avant qu'il se fût par trop rétréci.

— Plus il y aurait encore d'intervalle entre les paysans qui le formaient, se disait-il avec raison, plus il lui resterait de chances de salut. !

Le bruit des trompes et des cornes retentissait sans interruption et se rapprochait d'une façon sensible.

Déjà des chevreuils, des sangliers et des loups, épouvantés par les bruits inaccoutumés qui troublaient le silence des grands bois, passaient en bondissant et se dirigeaient tous vers le même point, c'est-à-dire vers le centre de la forêt.

Saint-Maixent et Lazare firent halte tout à coup.

Ils venaient d'atteindre l'extrémité du taillis, et se trouvaient sur la lisière d'une futaie couvrant la pente rapide d'un coteau dont le sommet (autant qu'on en pouvait juger aux clartés trompeuses de la lune) était couronné par des ruines pittoresques.

Les ténèbres étaient très-épaisses sous la futaie, on ne pénétrait point les clartés pâles tombées du ciel.

Parmi ces ténèbres, à cinq ou six cents pas environ de nos personnages, on voyait la lueur rougeâtre et vacillante des torches, portées par des hommes dont les silhouettes restaient encore indistinctes.

— Le moment décisif approche, murmura le marquis à l'oreille de Lazare, nous touchons à la crise. Ces rabatteurs de nouvelle espèce marchent à cinquante pas au moins les uns des autres, d'ailleurs la flamme et la fumée de leurs torches doivent les aveugler. Peut-être sera-t-il possible qu'ils passent à côté de nous sans nous voir. Mais il faut venir en aide au hasard. Tâchons de nous cacher. "

Un fossé de médiocre profondeur, facile à franchir d'un bond et rempli d'herbes, séparait le taillis et la futaie.

Au bord de ce fossé, tout près des fugitifs, existait un amas de fagots provenant de l'élagage des hêtres et des chênes.

Lazare le fit remarquer à M. de Saint-Maixent.

— Voilà ce qu'il nous faut, dit vivement ce dernier. Un orage peut avoir fait rouler quelques-uns de ces fagots dans le fossé, faisons ce qu'aurait fait l'orage. Vite à l'œuvre.

Au bout d'une ou deux secondes, les deux hommes, tenant de chaque main un pistolet prêt à faire feu, disparaissaient au milieu des hautes herbes, sous un amas de branches auxquelles les feuillets desséchés attachaient encore.

Un quart d'heure environ s'écoula.

Malgré la lenteur de leur allure, les rabatteurs approchaient, et le son aigu de leurs trompes déchirait les oreilles du marquis et de son valet.

Ces paysans allaient deux par deux, l'un secouant une torche et n'ayant pour arme qu'une fourche ou qu'un épieu, l'autre tout fier de quelque vieux mousquet dont la crosse pesante lui meurtrissait l'épaule.

Ceux que le hasard amenait dans la direction des fugitifs franchirent le fossé à quatre pas du marquis, et continuèrent leur marche en causant.

Déjà Saint-Maixent se croyait sauvé, mais tout à coup l'homme au mousquet s'arrêta et dit à son compagnon :

“ Eh ! Maclou, regarde donc ces fagots dans le fossé ; ils n'ont pas l'air plus catholiques qu'il ne faudrait. M'est avis qu'il ne serait point mal de les fouiller un brin avec les dents de la fourche, histoire de voir s'il n'y a rien dessous.

— Ça peut se faire tout de même, répondit Maclou qui revint aussitôt sur ses pas, fit halte au bord du fossé et brandit sa longue fourche à la façon d'un pêcheur de baleine qui s'apprête à lancer le harpon.

— Je vais être cloué au sol comme un hibou sur la porte d'une grange ! pensa Saint-Maixent. Vilaine mort !... mieux vaut combattre ! ”

Il se releva d'un seul élan, jetant loin de lui les branches sèches qui n'avaient pas pu le protéger, il déchargea son pistolet sur Maclou qui tomba la face contre terre, et il prit sa course, suivi de Lazare, vers les hauteurs du monticule dont la futaie couvrait les pentes.

Le compagnon de l'infortuné Maclou épaula vivement son mousquet et fit feu ; mais sa balle se perdit sans toucher le but. Alors il se mit à souffler fiévreusement dans sa trompe, ne s'interrompant que pour pousser des cris d'appel, de toute la force de son gosier.

Cette double détonation et ces clameurs vibrantes dénonçant clairement la présence de ceux qu'on cherchait, mirent en grand émoi tous les rabatteurs à portée de les entendre.

Le grand cercle se rompit aussitôt, et l'on vit toutes les torches se diriger à la fois vers le point où gisait le cadavre de Maclou.

Bientôt l'homme au mousquet se trouva complètement entouré.

Il raconta ce qui venait de se passer et il indiqua la direction prise par les fuyards.

“ Ils vont aux ruines d'Aiglepierre ! dit avec un accent de triomphe Médard Taboureau qui se trouvait au nombre des rabatteurs et qui se distinguait parmi les plus ardents. Nous les tenons ! ils ne peuvent plus nous échapper ! ”

Puis, s'arrogant le commandement d'un air d'autorité qui parut légitime à tous ses auditeurs, il ajouta :

“ Nous les aurons vivants et nous les conduirons en triomphe jusqu'au juge et jusqu'au bourreau ! Suivez-moi, vous autres !... ”

Aux ruines d'Aiglepierre !

— Aux ruines d'Aiglepierre ! ” répétèrent les paysans, en s'élançant sur les traces de Médard Taboureau, leur chef improvisé.

(A continuer.)

Le Tiare Papale.

La tiare que porte le pape est, comme la couronne des souverains, somptueusement ornée de pierres précieuses et rehaussée d'un beau diamant.

Voici la description que nous en avons trouvée dans le *Journal des Débats* :

Sa coupole est formée de huit rubis, de vingt-quatre perles et d'une émeraude. La croix se compose de douze brillants. Les queues font en rubis et en perles. Deux cordons d'or la maintiennent sur la tête du pape, qui ne la porte du reste presque jamais.

Le diamant principal de la tiare papale a une origine des plus curieuses. Le récit des péripéties de ce précieux objet est fort intéressant ; on le verra par ce qui suit.

Il faut remonter jusqu'au règne de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. On sait que ce prince aimait à faire étalage de ses richesses, et nul ne possédait, au milieu du xve siècle, autant de valeurs que lui. Il avait l'habitude, quand il allait en guerre, de se faire accompagner de ses services d'argent, d'or, de pierreries et de diamants. Ayant été vaincu par les Suisses à la terrible bataille de Grandson, il s'enfuit, abandonnant ses trésors sur le champ de batailles et parmi ces trésors trois diamants admirables.

Le premier de ces diamants fut découvert par un soldat sous un charriot ; c'était le plus gros et le plus estimé. Il avait orné la couronne du Grand-Mogol et avait été acheté au monarque oriental par le duc de Bourgogne.

Le soldat qui avait découvert le diamant jeta d'abord sa trouvaille dans les champs croyant que ce n'était qu'un morceau de verre plus ou moins poli. Notre homme se ravisa pourtant, ramassa ce qu'il croyait n'être qu'un débris de cristal et le vendit à un pauvre curé pour un écu. Le curé, qui probablement ne connaissait pas mieux que le soldat la valeur de cet objet, le revendit pour trois écus à un Bernois.

Ce dernier, plus éclairé, en tira 5,000 ducats. Revendu 7,000, acheté 14,000 par le duc de Milan, Ludovic La More, ce bijou finit par être acquis par le pape Jules II moyennant 20,000 ducats [xvi siècle].

C'est le diamant qui orne aujourd'hui la tiare pontificale. Sa grosseur égale à peu près celle d'une petite noix.

Pour être complet, nous devons raconter le sort des deux autres diamants abandonnés par Charles le Téméraire sur le champ de bataille de Grandson.

L'un après être passé de main en main et avoir subi les estimations les plus humiliantes, fut acquis à la couronne d'Autriche, dont il est encore aujourd'hui un des plus beaux ornements. Sa valeur est d'environ trois millions de francs.

Le troisième n'est autre que le *Sancy*, le fameux diamant qui a appartenu à la couronne de France.

L'émigration slave en Allemagne.

La population de l'empire russe atteindra bientôt cent millions d'habitants ; et pourtant le peuple commence à émigrer hors de ses vastes frontières.

On dirait que l'exemple de l'Allemagne, évacuant aux États-Unis le trop plein de son capital d'hommes, va produire en Russie un mouvement analogue. C'est une lente infiltration qui commence, à travers les frontières de Pologne, sur l'Allemagne, l'Autriche et les États circonvoisins. Le Russe envahit, lentement encore, il est vrai, l'Europe du centre. Le mouvement va s'accroître, comme semble l'indiquer la statistique.

Citons des chiffres.—A considérer seules les frontières de Pologne, nous voyons que depuis dix ans, il s'est déversé sur l'Autriche et l'Allemagne plus de 360,000 Russes qui ne sont jamais revenus au pays natal. Il serait facile de prouver que, sur ce nombre, les exilés politiques n'entrent pas même pour la centième partie. Il faut donc chercher la cause de l'émigration dans une loi plus générale et plus naturelle. Notez du reste que le nihilisme, depuis longtemps oublié,

n'a reparu que vers 1875, et déjà, en 1871, on constatait un courant régulier d'émigration vers l'Occident. En 1871, en effet, la statistique marquait, en chiffres ronds, 144,000 départs de sujets russes et 118,000 rentrées. Dès 1873, la proportion était plus forte. Elle montait à 236,000 départs contre 204,000 retours. Depuis lors, le mouvement n'a cessé de s'accroître. En 1880, il marquait 296,000 départs contre 258,000 retours. Il semble être aujourd'hui, année moyenne, d'environ 40,000 personnes, de nationalité russe, allant s'établir au dehors sans aucune idée de rentrer jamais dans la mère-patrie.

Naufrage.

Le bateau à vapeur *Thomas Cornell*, parti lundi soir à 6 heures de Rondout pour New-York avec une centaine de passagers et une cargaison valant \$8,000, s'est jeté sur les rochers de Danskammer Point, à 10 milles de Poughkeepsie, en conséquence, dit-on, d'une erreur d'estime du pilote Briggs. Immédiatement après avoir touché, le bateau a commencé à se disloquer. Toutefois, il n'y a pas eu de panique parmi les passagers. Ils ont eu le temps de s'habiller, après quoi on les a fait descendre par une échelle sur le récif, où a été dressée une tente sous laquelle on a placé des lits, matelats et fauteuils pour les dames. Après une heure environ passée sur le rocher, par une pluie battante, les sifflets de la vapeur du *Cornell* ont attiré le *Hasbrouck*, qui a jeté un câble de remorque au bateau échoué. Mais, vers 10 heures, le *Cornell* s'est rompu en deux endroits, et son arrière a coulé dans 60 pieds d'eau. Le *Hasbrouck* s'est empressé de couper le câble de remorque, et les passagers ont été transférés à son bord par les embarcations du *Cornell*, qui avaient été mises à l'eau en temps utile. Le capitaine, beaucoup d'hommes d'équipage et quelques passagers du navire perdu ont été débarqués à Newburgh. Les autres passagers ont été amenés à New-York. Deux pilotes et un certain nombre d'hommes d'équipage sont restés sur le récif, près de la portion de l'épave non encore engloutie. Le *Cornell* passait pour un des bateaux les mieux équipés de la rivière du Nord. Construit à Greenpoint en 1861 et restauré en 1879, il avait des engins presque neufs et un ameublement somptueux. C'était un bâtiment de 1,270 tonneaux, mesurant 300 pieds sur 36, et 10 pieds de profondeur de cale.

OURAGAN.

Les dépêches d'Eufula, Alabama, disent qu'un effroyable ouragan a parcouru cette section, pendant la nuit de lundi à mardi, et causé une grande dévastation. On sait que douze personnes au moins ont été tuées, savoir R. Richards, d'Alabama ; Boram Redding, de Cuthbert, Georgie ; Mme. Powell et un nommé Martin, tous deux de Brown, Georgie, deux nègres de noms inconnus, de Richard, Alabama ; et six habitants, également de noms inconnus, de Cuthbert.

La destruction des bâtiments et clôtures a été complète sur les fermes d'Alfred West, James Richards, W. Richards, Giles Richards et A. Richards. La femme de R. Richards, tuée, a été elle-même grièvement blessée. S. Belcher et sa femme ont été

blessés dangereusement. Le grande plantation de J. Espy est ruinée. Une église méthodiste, une église baptiste et deux magasins ont été démolis. Tous les dommages énumérés ci-dessus sont dans le comté de Barbour, Alabama. Les comtés voisins de la Georgie ont été encore plus maltraités, mais les détails manquent.

Le même ouragan a traversé Loachapoka, Alabama, renversant beaucoup de maisons et emportant les toits de la plupart des autres. Un citoyen, nommé Tatum, a été tué ; un autre, Alis, mortellement blessé ; un troisième, Thomas, a eu une épaule disloquée.

Pendaison d'un indien.

Un indien, nommé Kaetata, condamné à mort pour meurtre, a été exécuté à Portland, Oregon, mardi, à 11 heures du matin. Il est monté sur l'échafaud sans trahir d'émotion et il a dit adieu à toutes les personnes présentes, mais il s'est refusé obstinément à se laisser attacher les bras, déclarant que c'était lui faire un affront inutile. Toutefois, comme il était sans précédent qu'un homme eût été légalement pendu sans avoir les bras attachés, le shérif se serait cru perdu de réputation, s'il avait accédé à la requête de Kaetata. L'aide de cinq ou six officiers a été requise et le sauvage a eu beau protester et se débattre, on lui a bien et duement garrotté les membres, “ conformément à la paix de l'Etat. ” Le patient est mort avec le stoïcisme et le mépris de la souffrance dont sa race a donné tant d'exemples. Une fois lancé dans la vide, il est resté immobile comme une statue, dédaignant d'avoir la moindre convulsion ou de “ donner la bénédiction avec les pieds. ”

VARIETES.

* * * Un joli mot d'enfant :

Il était hier soir en extase.

— Que c'est beau, le ciel ! dit-il ; et quand on pense que nous n'en voyons que l'envers !

* * * Mme Z... disait hier à son gendre, qui ne passe pas pour le plus heureux des époux :

— Mon ami, que vous donnerai-je pour vos étrennes ? Voulez-vous le portrait de votre femme ?

— Oui, s'écria-t-il, mais une attention en vaut une autre... Je garderai le portrait, vous reprendrez l'original !

* * * J'ai connu, dit l'Américain, un homme qui a traversé l'Océan à la nage, en ne se reposant qu'une heure toutes les vingt-cinq lieues. Un peu absurdi d'abord, le Gascon réfléchit quelques instant ; puis, se jetant dans les bras de l'Américain : Comment, cher, tu ne me reconnais pas ? Cet homme, c'est moi.

* * * A la caserne.

Le sergent s'approche d'un conscrit qui fume :

— Que vous avez bien tort d'user du tabac, jeune homme.

— Oh ! ça ne fait pas de mal !

— Vous dites que ça ne fait pas de mal, quand le *Magasin Pittoresque* dit que ça abrège l'existence.

— Allons donc, sergent, ça ne l'abrège pas, puisque mon oncle a toujours eu la pipe à la bouche et qu'il a soixante-dix ans !

— Eh bien, qu'il s'est abrégé tout de même l'existence, car s'il ne fumait pas il en aurait peut-être soixante-dix-huit à l'heure qu'il est !